

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 17

Artikel: Au passage de la reine Victoria
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aux paysans la facilité de *gouverner* leurs bêtes, d'aller au sermon; c'est après le dîner seulement qu'ils sont un peu libres.

Le syndic se montra grand; il invita les principaux ordonnateurs de la fête à un repas tout à la fois frugal et abondant. Lorsqu'on fut au dessert, il leur tint ce petit discours :

« Amis.

» La fête d'aujourd'hui sera belle, très belle. Aussi j'ai pris sur moi d'adresser une invitation à MM. de Senger et Plumhof; le domestique est allé avec le char les attendre à la gare. J'aurais voulu avoir encore MM. Archinard et Lovetti. Mais comme nous n'avons qu'un ballet, j'ai pensé que ces Messieurs ne se dérangeraient pas pour si peu ».

— Bravo, crièrent la plupart des convives.

Seuls, M. le régent et M. Piston ne prirent aucune part à l'enthousiasme général. Ils étaient atterrés. Le syndic s'en aperçut :

— M. le régent et M. Piston, ça n'a pas l'air de vous faire plaisir.

— Si, si, syndic. Mais vous nous mettez à une cruelle épreuve, répondit l'instituteur. Ces Messieurs nous jugeront très sévèrement.

— Vous ne les craignez pas.

Au contraire, M. l'instituteur et M. Piston les craignaient bien fort. Car, ne comprenant rien à la musique de M. de Senger, ils lui avaient substitué des airs de fantaisie, pêchés ça et là; la libretto tout entier était de leur invention. Toutefois, ils s'étaient gardés d'y insérer des chants trop connus, leurs emprunts avaient été faits à l'ancien répertoire.

Quand on se leva de table, ces deux malheureux, plus morts que vifs, se contemplèrent.

— Ah! nous sommes dans une jolie position, dit le régent. Cet imbécile de Pomard avait bien besoin de proposer cette fête.

— Mille diables! jura le chef d'orchestre. Il nous reste une espérance, M. le régent, c'est que le domestique n'aura trouvé personne. Allons nous préparer et du courage, morbleu! du courage!

Au coup de deux heures, le cortège se mit en marche, au milieu d'une foule curieuse, tant de Fouailly-les-Bocans que des villages voisins.

En premier lieu, venait la fanfare de Fouailly, jouant le n° 38 du cahier bleu. Puis la municipalité avec ses cannes, qui de loin ressemblaient à des manches à balai. Les garçons de l'école, conduits par M. le régent, suivaient en chapeaux de paille et en manches. M. le régent, grand-prêtre de Bacchus, portait une ample chemise de percale avec ceinture rouge. Sur sa tête, un bonnet blanc, orné

d'un nœud rose, balançait un plumet de toute grandeur. Le char de Bacchus, trainé par deux chiens de garde, à la peau tigrée, surmonté d'un parapluie rouge, abritait le dieu lui-même, assis sur son tonneau, et couronné des pampres encore verts de la treille paternelle. Deux ou trois satyres d'occasion l'accompagnaient. L'arrière-garde se composait des jeunes filles de l'école, en robes blanches, avec cocardes de couleur, guidées par M. le hoqueton Pomard et sa grande canne.

En passant devant la maison du syndic, le grand-prêtre de Bacchus vit avec une certaine satisfaction que le domestique n'était pas revenu.

Plus de trois cents personnes occupaient l'estrade. Les conseillers prirent leurs places et la musique Piston commença l'ouverture (n° 78 du cahier rose).

L'invocation, trop solennelle, fut remplacée par un air patriotique et national.

Loin des chalets qui m'ont vu naître,
Vers les cités portant mes pas,
Mon cœur séduit voulut connaître
D'autres peuples, d'autres climats.

Les petits bergers, menant en laisse le gros *bocan* de la commune, se mirent alors à danser une monferine du meilleur goût.

L'invocation à Bacchus, chantée par M. le régent, avait subi aussi quelques légères modifications. En voici le texte :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vis-tu, sur la rive Maure,
Plus qu'à mon nez de rubis?

CHŒUR.

Les bons enfants ne sont pas si fous
Que de se quitter sans boire un coup.
Etc. etc.

HYMNE FINAL.

Qu'on déroule nos bannières, etc.

Tous ces morceaux produisirent un grand effet sur le public et furent interrompus par de nombreux applaudissements. Puis le cortège se reforma et rentra à la maison de commune. M. le régent ne put contenir sa joie, quand, devant la maison du syndic, il vit que le domestique n'était pas revenu.

La fête se termina, comme à Vevey, par un banquet joyeux.

Le syndic disait à l'instituteur et à M. Piston :

— C'est singulier, je n'ai reconnu aucun de ces chants pour avoir été chanté à Vevey.

— C'est bien possible, répliqua M. Piston. A Vevey, la musique empêchait d'entendre les paroles; aussi nous les avons prudemment séparées.

— Peut-être bien.

Le domestique revint fort tard dans

la soirée. Il n'avait trouvé personne à la gare, et, pour tuer le temps, il s'était rafraîchi au buffet. On s'en apercevait.

Les recettes, de cent francs ou à peu près, furent absorbées par les frais du banquet, et l'on oublia l'œuvre de bienfaisance.

Telle fut la belle fête de Fouailly-les-Bocans. Quand on demande à certains paysans de la contrée s'ils ont vu la fête de Vevey, ils répondent : « Non! je n'ai pas pu y aller; mais j'ai vu celle de Fouailly-les-Bocans, qui était encore plus belle ».

J. B.

Au passage de la reine Victoria.

Mardi soir, nous avons fait comme nombre de gens, nous sommes allés saluer au passage la souveraine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

On nous avait dit : « Passez par la terrasse de l'hôtel des Alpes. » Et nous avons trouvé là, sur le tertre, au bord de la voie, toute une charmante installation : Une grande estrade entourée de guirlandes de verdure, illuminée par une longue chaîne de lanternes vénitiennes, et dominée par un beau transparent, avec la devise : *God save the Queen*.

Tout semblait donc aller à merveille pour ceux qui pouvaient prendre place à cet endroit, puisque le train royal allait, disait-on, s'arrêter en face.

Ah! j'oubliais de vous dire qu'il pleuvait, chose fort ennuyante; mais vous savez que quand il pleut en pareille circonstance, on espère toujours que le temps se remettra sans trop tarder. Aussi un grand nombre de membres de la colonie anglaise et d'invités s'étaient-ils installés de bonne heure sur les gradins, où ils attendaient avec une constance digne d'éloges.

A distance, on aurait dit une vaste pépinière de parapluies; — car la pluie s'en donnait toujours à faire plaisir.

N'importe, quand il s'agit d'assister à l'arrivée d'un train royal qui doit s'arrêter en face de l'estrade où l'on est assis, on n'y regarde pas de si près.

Chut!!... Un signal se fait entendre!... Deux points lumineux apparaissent au loin, comme les yeux d'un chat dans l'obscurité... C'est la reine!... pardon, c'est le train, ai-je voulu dire, le train si impatiemment attendu.

Comme nous allons bien voir d'ici, disaient les dames de l'estrade, sans songer à l'eau qui ruisselait de toutes les baleines.

Ah! le voilà!... Pfu... u... ut... pfut, pfut, pfut... Mais où va-t-il donc? il y a évidemment erreur, le mécanicien se trompe, il se moque du monde!... C'était à peu près vrai; il allait tout simplement en gare, sous la marquise.

Voyons, c'est bien naturel, par un temps pareil.

Et voilà nos braves gens de l'estrade, bouche béante, comme des oiseaux attendant la becquée.

Mais la trouvant un peu singulière, — pour ne pas dire mauvaise, — ils quittent brusquement la place, abandonnant gradins, guirlandes, lanternes vénitiennes, même la devise *God save the Queen*, et courent après Sa Majesté.

A ce moment, un plaisant crie de la terrasse :

« Attendez un instant, elle va revenir ! »

Quelques minutes plus tard, la foule était massée autour du train, chantant l'air national anglais, avec plus ou moins d'harmonie.

Sa Majesté s'avance à la portière et salue.

Les acclamations redoublent; elle salue encore.

Cette scène menaçant de se renouveler à l'infini, un Indien abaisse les stores du wagon-salon. Alors tous les Anglais d'exclamer : Aoh!... aoh!... aoh!...

Immédiatement la reine Victoria, — par une aimable attention, — fait relever les stores.

Ceci se passait du côté du midi. De l'autre côté, présentations, condoléances respectueuses, bouquets, profondes révérences, ainsi que l'ont raconté tous les journaux de cette semaine.

Nombreux sont les curieux qui n'ont pu pénétrer sur le quai. Pour cela il fallait une carte payante ou un de ces laisser-passer si galamment offerts par M. le Vice-Consul.

Un truc a cependant réussi à plusieurs. En désespoir de cause, ils coururent au guichet où chacun prit un billet pour Renens, — simple course. Et les voilà bientôt sur le quai, en face du wagon-royal.

Au moment du départ du train de Neuchâtel, les employés crient : « Les voyageurs pour le train de Lausanne, Neuchâtel, Bienne ! »

Personne ne bouge.

« Voyons, voyons, messieurs, un peu vite, s'il vous plaît ! »

— Oh ! merci bien ; il pleut trop.

La *Musique de la Ville* joue l'air national; la reine se présente de nouveau à la foule curieuse. Son visage frais et rose annonce une santé excellente, et l'extrême simplicité de sa toilette est fort remarquée.

Deux bonnes, entr'autres, se livraient à ces amusantes réflexions.

— Louise, on peut dire qu'on l'a vue au moins assez bien !

— Aloo!... c'est comme si on la touchait. On dirait une personne comme nous, tant elle est mise simplement!...

Je n'aurais jamais cru ça. C'est pourtant une reine !

Hélas oui, Sa Majesté est, en bien des choses, tout comme une autre personne. Que pensiez-vous trouver en elle, je vous prie?... C'est une simple mortelle, une femme susceptible de toutes nos misères, exposée comme nous à prendre froid, à s'enrhumer, à tousser, à éternuer, à mal digérer et même à broyer du noir.

Avec cette différence, il est vrai, qu'elle règne sur près de 240 millions de sujets, savoir 35 à 36 millions dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et plus de 200 millions en Inde et dans les cinq parties du monde où la domination anglaise s'étend de plus en plus.

Et qu'en outre elle est honorée du double titre de Reine d'Angleterre et d'Impératrice des Indes, — ce qui ne nous arrivera probablement jamais.

Mais chose bien plus remarquable encore, c'est que cette princesse jouit depuis plus de 53 ans d'un règne honorable et paisible.

Cinquante-trois ans de règne ! C'est vraiment énorme, presque incroyable, dans ce siècle agité et mécontent !

Quelle est le souverain qui a été pareillement favorisé et de Dieu et des hommes?... Combien elle en a vu passer de rois, d'empereurs et de prétendants, les uns victimes d'un attentat, les autres détronés ou morts dans l'exil !

Je ne vous parle pas du diner de sa gracieuse Majesté, si bien ordonné, si correctement servi par les soins de M. Humbert, et auquel nous n'avons assisté qu'en imagination.

Cé que châtôtè pe hiaut què lo fornet.

Lai a dâi dzeins qu'ont la nortse po fêrè dâi gajurès, et què frâimont, na pas po dâi grossès sommès, mà po on litre, et mémameint dâi iadzo po on soupâ. Sè faut dêmaufiâ dê cliâio que sont adé à voliâi dinsè frémâ, kâ la mâiti dâo teimps, c'est dâi retoo que vo mettont dêdein, et que n'ia rein à rederè après.

On gaillâ, on espèce dê pandoure, qu'êtâi eintrâ on dzo dê stu l'hivai dein la tsambza à bâirè dê la pinta à Dzegnolet, s'êtsâodâvè contrè lo fornet. C'êtâi onco ion dê cliâio bons vilhio fornets ein molasse, avoué la cavetta, que vo sêdè bin que l'est : c'est dâi z'égras que s'êtsâodont assebin et que sont eintrémi lo fornet et lo mouret, et pè iò on pâo montâ tanquè su lo fornet. Adon coumeint tot cein est bon tsaud, lâi fâ adrà bon pè on teimps dê cramena, et l'est que iò lè z'autro iadzo on reduisâi lè z'einfants la veillâ, quand l'aviont fini dê recordâ lo catsimo et lo livret.

Lo fornet à Dzegnolet avâi bin cinq pi

dè hiaut, et lo pandoure qu'êtâi appoyi contrè, n'avâi onco rein dêmandâ quand lo carbatier lâi fâ :

— Quo dis-tou dê bon, Tralala ? (L'est dinsè qu'on desâi âo lulu.)

— Eh bin ye frâimo po on demi litre, repond l'autro, que châtoto à pi djeints pe hiaut que voutron fornet :

— On bî caïon !

— Eh bin c'est coumeint vo dio ! vol-liâi-vo frémâ ?

— Eh bin se te vâo, repond lo carbatier, que savâi bin que Tralala n'êtâi pas prâo dêgourdi po poâi pi châtôtâ onna bouenna.

Adon ti cliâio qu'êtont dein la tsambra à bâirè sè reviront po vairè lo chaut ; Tralala sè branquè dêvant lo fornet, s'eimbriyè ein balanceint lè brés, et ein faseint : ion, dou, trai, châtôtè... quasu asse hiaut qu'on boc ; (on boc, c'est cé bocon dê bou à duès piautès su quiet on met lo pi dâi tsévaux po lemâ lo sabot et lo fai quand on va referrâ) ; et quand lo lulu a châtôtâ, sè va rappoyi contrè lo fornet.

— C'est tot cein que te pâo fêrè, lâi dit Dzegnolet ? Te lâi é bo et bin po ton demi litre.

— Pas onco !

— Coumeint, pas onco ! vâo tou essiyi onco on iadzo ?

— Na.

— Eh bin quiet ?

— Eh bin ye faut vairè tanquè iò vou-tro fornet porrâ châtôtâ. Y'é frémâ dê châtôtâ pe hiaut què li ; ora, fédè-lo châtôtâ assebin, et ne vairein se l'ein pâo fêrè atant què mè...

Adon se mettiront ti à recaffâ et Dzegnolet assebin, et l'allâ queri lo demi-litre que cé retoo dê Tralala avâi gâgni pè sa fintize.

Grande vitesse.

On dit souvent que la vapeur a effacé les distances ; rien n'est plus vrai, car grâce aux chemins de fer, aux lignes de paquebots, on fait aujourd'hui des voyages qui auraient paru des impossibilités il y a seulement cinquante ans.

Jérusalem, Constantinoble, New-York, etc., sont dans la grande banlieue, et l'on y va en moins de temps qu'il n'en fallait, au siècle dernier, pour se rendre, — non sans avoir préalablement fait son testament, — de Paris à Marseille.

Quant à Berlin, Rome, Anvers ou Londres, on en parle comme on parlait jadis de localités distantes de quelques lieues. A ce propos, voici une petite histoire assez typique narrée par le *Cosmos* : Un parisien, en visite à Londres, dinait dans un restaurant du Strand. Il avale de travers, et un os de poulet s'arrête dans son pharynx. N'ayant qu'une confiance limitée dans les praticiens anglais, il part pour Paris par le train de 8 h. 15, débarque à la gare du Nord, au